

Bernard Mandeville

La fable des abeilles

suivi de *Recherches sur l'origine de la vertu morale*



La fable des abeilles

Introduction

Recherches sur l'origine de la vertu morale

Bernard MANDEVILLE

Traduction : Jean BERTRAND



Paris, janvier 2011

Institut Coppet

www.institutcoppet.org

Cette œuvre est diffusée sous
[licence Creative Commons](#)



La fable des abeilles

ou

Les vices privés font les vertus publiques

La ruche murmurante ou les fripons devenus honnêtes gens¹

Un nombreux essaim d'abeilles habitait une ruche spacieuse. Là, dans une heureuse abondance, elles vivaient tranquilles. Ces mouches, célèbres par leurs lois, ne l'étaient pas moins par le succès de leurs armes, et par la manière dont elles se multipliaient. Leur domicile était un séminaire parfait de science et d'industrie. Jamais abeilles ne vécurent sous un plus sage gouvernement : cependant, jamais il n'y en eut de plus inconstantes et de moins satisfaites. Elles n'étaient, ni les malheureuses esclaves d'une dure tyrannie, ni exposées aux cruels désordres de la féroce démocratie. Elles étaient conduites par des rois qui ne pouvaient errer, parce que leur pouvoir était sagement borné par les lois.

Ces insectes, imitant tout ce qui se fait à la ville, à l'armée ou au barreau, vivaient parfaitement comme les hommes et exécutaient, quoiqu'en petit, toutes leurs actions. Les merveilleux ouvrages opérés par l'adresse incomparable de leurs petits membres, échappaient à la faible vue des humains : cependant il n'est parmi nous, ni machine, ni ouvriers, ni métiers, ni vaisseaux, ni citadelles, ni armes, ni artisans, ni ruses, ni science, ni boutiques, ni instruments, en un mot, il n'y a rien de tout ce qui se voit parmi les hommes dont ces animaux industriels ne se servissent aussi. Comme donc leur langage nous est inconnu, nous ne pouvons parler de ce qui les concerne qu'en employant nos expressions. L'on convient assez généralement qu'entre autres choses dignes d'être remarquées, ces animaux ne connaissaient point l'usage des cornets ni des dés ; mais puisqu'ils avaient des

¹ Londres : Aux dépens de la Compagnie, 1740 Traduction de Jean Bertrand.

rois, et par conséquent des gardes, on peut naturellement présumer qu'ils connaissaient quelque espèce de jeux. Vit-on en effet jamais d'officiers et de soldats qui s'abstinssent de cet amusement ?

La fertile ruche était remplie d'une multitude prodigieuse d'habitants, dont le grand nombre contribuait même à la prospérité commune. Des millions étaient occupés à satisfaire la vanité et l'ambition d'autres abeilles, qui étaient uniquement employées à consumer les travaux des premières. Malgré une si grande quantité d'ouvriers, les désirs de ces abeilles n'étaient pas satisfaits. Tant d'ouvriers, tant de travaux, pouvaient à peine fournir au luxe de la moitié de la nation.

Quelques-uns, avec de grands fonds et très peu de peines, faisaient des gains très considérables. D'autres, condamnés à manier la faux et la bêche, ne gagnaient leur vie qu'à la sueur de leur visage et en épuisant leurs forces par les occupations les plus pénibles. L'on en voyait cependant d'autres qui s'adonnaient à des emplois tout mystérieux, qui ne demandaient ni apprentissage, ni fonds, ni soins.

Tels étaient les chevaliers d'industrie, les parasites, les courtiers d'amour, les joueurs, les filous, les faux-monnayeurs, les empiriques, les devins et, en général tous ceux qui haïssant la lumière tournaient par de sourdes pratiques à leur avantage, le travail de leurs voisins ? qui incapables eux-mêmes de tromper étaient moins défiants. On appelait ces gens-là des *frippons* : mais ceux dont l'industrie était plus respectée, quoique dans le fond peu différents des premiers, recevaient un nom plus honorable. Les artisans de chaque profession, tous ceux qui exerçaient quelque emploi, ou quelque charge, avaient quelque espèce de *friponnerie* qui leur était propre. C'était les subtilités de l'art, et les tours de bâton.

Comme s'ils n'eussent pu, sans l'instruction d'un procès, distinguer le légitime d'avec l'illégitime, ils avaient des *jurisconsultes* occupés à entretenir des animosités, et à susciter de mauvaises chicanes. C'était le fin de leur art. Les lois leur fournissaient des moyens pour ruiner leurs parties et pour profiter adroitement des biens engagés. Uniquement attentifs à tirer de précieux honoraires, ils ne négligeaient rien pour empêcher qu'on ne terminât par voie d'accordement les difficultés. Pour défendre une mauvaise cause, ils épluchaient les lois avec la même exactitude et dans le même but que les voleurs examinent les maisons et les boutiques. C'était uniquement pour découvrir l'endroit faible dont ils pourraient se prévaloir.

Les médecins préféraient la réputation à la science, et les richesses au rétablissement de leurs malades. La plupart, au lieu de s'appliquer à l'étude des règles de l'art, s'étudiaient à prendre une démarche composée. Des regards graves, un air pensif, étaient tout ce qu'ils possédaient pour se donner la réputation de gens doctes. Tranquilles sur la santé des patients, ils travaillaient seulement à

acquérir les louanges des accoucheuses, des prêtres, et de tous ceux qui vivaient du produit des naissances ou des funérailles. Attentifs à ménager la faveur du sexe babillard, ils écoutaient avec complaisance les vieilles recettes de la tante de Madame. Les chalands et toute leur famille étaient soigneusement ménagés. Un sourire affecté, des regards gracieux, tout était mis en usage et servait à captiver ces esprits déjà prévenus. Il n'y avait pas même jusques aux gardes dont ils ne souffrissent les impertinences.

Entre le grand nombre des Prêtres de *Jupiter*, gagés pour attirer sur la *ruche* la bénédiction d'en haut, il n'y en avait que bien peu qui eussent de l'éloquence et du savoir. La plupart étaient même aussi emportés qu'ignorants. On découvrait leur paresse, leur incontinence, leur avarice et leur vanité, malgré les soins qu'ils prenaient pour dérober aux yeux du public ces défauts. Ils étaient fripons comme des tailleurs, et intempérants comme des matelots. Quelques-uns à face blême, couverts d'habits déchirés, priaient mystiquement pour avoir du pain. Ils espéraient de recevoir de plus grosses récompenses ; mais à la lettre ils n'obtenaient que du pain. Et tandis que ces sacrés esclaves mouraient de faim, les fainéants pour qui ils officiaient étaient bien à leur aise. On voyait sur leurs visages de prospérité, la santé et l'abondance dont ils jouissaient.

Les soldats qui avaient été mis en fuite, étaient comblés d'Honneur, s'ils avaient le bonheur d'échapper à l'épée victorieuse, quoiqu'il y en eut plusieurs qui fussent de vrais poltrons, qui n'aimaient point le carnage. Si quelque vaillant général mettait en déroute les ennemis, il se trouvait quelque personne qui, corrompue par des présents, facilitait leur retraite. Il y avait des guerriers qui affrontant le danger, paraissaient toujours dans les endroits les plus exposés. D'abord ils y perdaient une jambe, ensuite ils y laissaient un bras, et enfin, lorsque toutes ces diminutions les avaient mis hors d'état de servir, on les renvoyait honteusement à la demi-paye ; tandis que d'autres, qui plus prudents n'allaienr jamais au combat, tiraient la double paye, pour rester tranquilles chez eux.

Leurs Rois étaient à tous égards mal servis. Leurs propres Ministres les trompaient. Il y en avait à la vérité plusieurs qui ne négligeaient rien pour avancer les intérêts de la couronne ; mais en même temps ils pillaienr impunément le trésor qu'ils travaillaient à enrichir. Ils avaient l'heureux talent de faire une très belle dépense, quoique leurs appointements fussent très chétifs ; et encore se vantaient-ils d'être fort modestes. Donnaient-ils trop d'étendue à leurs droits ? ils appelaient cela leurs *tours de bâton*. Et même s'ils craignaient qu'on ne comprît leur jargon, ils se servaient du terme d'*Emoluments*, sans qu'ils voulussent jamais parler naturellement et sans déguisement de leurs gains.

Car il n'y avait pas une abeille qui ne se fut très bien contentée, je ne dis pas de ce que gagnaient effectivement ces ministres, mais seulement de ce qu'ils laissaient

paraître de leurs gains. Ils ressemblaient à nos joueurs qui, quoiqu'ils aient joué beau jeu, ne diront cependant jamais en présence des perdants tout ce qu'ils ont gagné.

Qui pourrait détailler toutes les fraudes qui se commettaient dans cette *ruche*? Celui qui achetait des immondices pour engraisser son pré, les trouvait falsifiés d'un quart de pierres et de mortier inutiles et encore, quoique dupe, il n'aurait pas eu bonne grâce d'en murmurer, puisqu'à son tour il mêlait parmi son beurre une moitié de sel.

La justice même, si renommée pour sa bonne foi quoiqu'aveugle, n'en était pas moins sensible au brillant éclat de l'or. Corrompue par des présents, elle avait souvent fait pencher la balance qu'elle tenait dans sa main gauche. Impartiale en apparence, lorsqu'il s'agissait d'infliger des peines corporelles, de punir des meurtres et d'autres grands crimes, elle avait même souvent condamné au supplice des gens qui avaient continué leurs friponneries après avoir été punis du pilori. Cependant on croyait communément que l'épée qu'elle portait ne frappait que les abeilles qui étaient pauvres et sans ressources ; et que même cette déesse faisait attacher à l'arbre maudit des gens qui, pressés par la fatale nécessité, avaient commis des crimes qui ne méritaient pas un pareil traitement. Par cette injuste sévérité, on cherchait à mettre en sûreté le grand et le riche.

Chaque ordre était ainsi rempli de vices, mais la Nation même jouissait d'une heureuse prospérité. Flattée dans la paix, on la craignait dans la guerre. Estimée chez les étrangers, elle tenait la balance des autres ruches. Tous ses membres à l'envi prodiguaient pour sa conservation leurs vies et leurs biens. Tel était l'état florissant de ce peuple. Les vices des particuliers contribuaient à la félicité publique. Dès que la vertu, instruite par les ruses politiques, eut appris mille heureux tours de finesse, et qu'elle se fut liée d'amitié avec le vice, les plus scélérats faisaient quelque chose pour le bien commun.

Les fourberies de l'Etat conservaient le tout, quoique chaque citoyen s'en plaignît. L'harmonie dans un concert résulte d'une combinaison de sons qui sont directement opposés. Ainsi les membres de la société, en suivant des routes absolument contraires, s'aidaient comme par dépit. La tempérance et la sobriété des uns facilitait l'ivrognerie et la glotonnerie des autres. L'avarice, cette funeste racine de tous les maux, ce vice dénaturé et diabolique, était esclave du noble défaut de la prodigalité. Le luxe fastueux occupait des millions de pauvres. La vanité, cette passion si détestée, donnait de l'occupation à un plus grand nombre encore. L'envie même et l'amour-propre, ministres de l'industrie, faisaient fleurir les arts et le commerce. Les extravagances dans le manger et dans la diversité de mets, la somptuosité dans les équipages et dans les ameublements, malgré leur ridicule, faisaient la meilleure partie du négoce.

Toujours inconstant, ce peuple changeait de lois comme de modes. Les règlements qui avaient été sagement établis étaient annulés et on leur en substituait bientôt de tout opposés. Cependant en altérant ainsi leurs anciennes lois et en les corrigéant, ils prévenaient des fautes qu'aucune prudence n'aurait pu prévoir.

C'est ainsi que le vice produisant la ruse, et que la ruse se joignant à l'industrie, on vit peu à peu la ruche abonder de toutes les commodités de la vie. Les plaisirs réels, les douceurs de la vie, l'aise et le repos étaient devenus des biens si communs que les pauvres mêmes vivaient plus agréablement alors que les riches ne le faisaient auparavant. On ne pouvait rien ajouter au bonheur de cette société.

Mais hélas ! quelle n'est pas la vanité de la félicité des pauvres mortels ? A peine ces abeilles avaient-elles goûté les prémisses du bonheur, qu'elles éprouvèrent qu'il est même au dessus du pouvoir des Dieux de rendre parfait le séjour terrestre. La troupe murmurante avait souvent témoigné qu'elle était satisfaite du gouvernement et des ministres ; mais au moindre revers, elle changea d'idées. Comme si elle eût été perdue sans retour, elle maudit les politiques, les armées et les flottes. Ces Abeilles réunissant leurs plaintes, on entendait de tous côtés ces paroles : *Maudites soient toutes les fourberies qui règnent parmi nous.* Cependant chacune se les permettait encore ; mais chacune avait la cruauté de ne vouloir point en accorder l'usage aux autres.

Un personnage qui avait amassé d'immenses richesses en trompant son *Maître*, le *Roi* et le *Pauvre*, osait crier de toute sa force : *Le pays ne peut manquer de périr pour toutes ses injustices.* Et qui pensez-vous que fut ce rigide sermonneur ? C'était un gantier qui avait vendu toute sa vie et qui vendait actuellement des peaux de mouton pour des cabrons. Il ne faisait pas la moindre chose dans cette société qui ne contribuât au bien public. Cependant tous les fripons criaient avec impudence : *Bon Dieux ! accordez-nous seulement la probité.*

Mercure² ne put s'empêcher de rire à l'ouïe d'une prière si effrontée. Les autres Dieux dirent qu'il y avait de la stupidité à blâmer ce que l'on aimait. Mais Jupiter, indigné de ces prières, jura enfin que cette troupe criailleuse serait délivrée de la fraude dont elle se plaignait.

Il dit : Au même instant l'honnêteté s'empara de tous les cœurs. Semblable à l'arbre instructif, elle dévoila les yeux de chacun, elle leur fit apercevoir ces crimes qu'on ne peut contempler sans honte. Ils se confessaiient coupables par leurs discours et surtout par la rougeur qu'excitait sur leurs visages l'énormité de leurs crimes. C'est ainsi que les enfants qui veulent cacher leurs fautes, trahis par leur couleur, s'imaginent que dès qu'on les regarde, on lit sur leur visage mal assuré la mauvaise action qu'ils ont faite.

² C'est le dieu des Larrons.

Mais grand Dieux ! quelle consternation ! quel subit changement ! En moins d'une heure le prix des denrées diminua partout. Chacun, depuis le Ministre d'Etat jusqu'au Villageois arracha le masque d'hypocrisie qui le couvrait. Quelques-uns, qui étaient très bien connus auparavant, parurent des étrangers quand ils eurent pris des manières naturelles.

Dès ce moment, le Barreau fut dépeuplé. Les débiteurs acquittaient volontairement leurs dettes, sans en excepter même celles que leurs créditeurs avaient oubliées. On les cédait généreusement à ceux qui n'étaient pas en état de les faire. S'élevait-il quelque difficulté, ceux qui avaient tort restaient modestement dans le silence. On ne voyait plus de procès où il entrât de la mauvaise foi et de la vexation. Personne ne pouvait plus acquérir des richesses. La vertu et l'honnêteté régnaien dans la *Ruche*. Qu'est-ce donc que les avocats y auraient fait ? Aussi tous ceux qui avant la révolution n'avaient pas eu le bonheur de gagner du bien, désespérés ils pendaient leur écritoire à leur côté et se retiraient.

La justice, qui jusqu'alors avait été occupée à faire pendre certaines personnes, avait donné la liberté à ceux qu'elle tenait prisonniers. Mais dès que les prisons eurent été nettoyées, la déesse qui y préside devenant inutile, elle se fit contraint de se retirer avec son train et tout son bruyant attirail. D'abord paraissaient quelques SERRURIERS chargés de serrures, de verrous, de grilles, de chaînes et de portes garnies de barres de fer. Ensuite venaient les Geôliers, les GUICHIETIERS et leurs suppôts. La déesse paraissait alors précédée de son fidèle ministre l'écuyer Carnifex, le grand exécuteur de ses ordres sévères. Il n'était point armé de son épée imaginaire³, à la place il portait la hache et la corde. Dame Justice aux yeux bandés, assise sur un nuage, fut chassée dans les airs accompagnée de ce cortège. Autour de son char et derrière il y avait ses sergents, huissiers, et ses domestiques de toute espèce qui se nourrissent des larmes des infortunés.

La RUCHE avait des MEDECINS, tout comme avant la révolution. Mais la médecine, cet art salutaire, n'était plus confiée qu'à d'habiles gens. Ils étaient en si grand nombre, et si bien répandus dans la ruche qu'ils n'y en avait aucun qui eut besoin de se servir de voiture. Leurs vaines disputes avaient cessé. Le soin de délivrer promptement les patients était ce qui les occupait uniquement. Pleins de mépris pour les drogues qu'on apporte des pays étrangers, ils se bornaient aux simples que produit le pays. Persuadés que les Dieux n'envoient aucune maladie aux Nations sans leur donner en même temps les vrais remèdes, ils s'attachaient à découvrir les propriétés des plantes qui croissaient chez eux.

³ On ne se sert dans les Exécutions en Angleterre que de la Hache pour trancher la tête, jamais de l'Epée. C'est pour cela qu'il donne le nom d'imaginaire à cette Epée qu'on attribue au Bourreau.

LES RICHES ECCLESIASTIQUES, revenus de leur honteuse paresse ne faisaient plus desservir leurs églises par des abeilles prises à la journée. Ils officiaient eux-mêmes. La probité dont ils étaient animés les engageait à offrir des prières et des sacrifices. Tous ceux qui ne se sentaient pas capables de s'acquitter de ces devoirs ou qui croyaient qu'on pouvait se passer de leurs soins, résignaient sans délai leurs emplois. Il n'y avait pas assez d'occupation pour tant de personnes, si même il en restait pour quelques-uns. Le nombre en diminua donc considérablement. Ils étaient tous modestement soumis au GRAND PRETRE, qui uniquement occupé des affaires religieuses, abandonnait aux autres les affaires d'Etat. Le chef sacré, devenu charitable, n'avait pas la dureté de chasser de sa porte les pauvres affamés. Jamais on n'entendait dire qu'il retranchât quelque chose du salaire de l'indigent. C'était au contraire chez lui que l'affamé trouvait de la nourriture, le mercenaire du pain, l'ouvrier nécessiteux sa table et son lit.

Le changement ne fut pas moins considérable parmi les premiers ministres du roi et tous les officiers subalternes. *Economes et tempérants* alors, leurs pensions leur suffisaient pour vivre. Si une pauvre Abeille fut venue dix fois pour demander le juste paiement d'une petite somme, et que quelques Commis bien payé l'eut obligé, ou de lui faire présent d'un écu, ou de ne jamais recevoir son paiement, on aurait ci-devant appelé une pareille alternative, *le tour de bâton du commis*; mais pour lors on lui aurait tout naturellement donné le nom de *fripomnerie manifeste*.

Une SEULE personne suffisait pour remplir les places qui en exigeaient trois avant l'heureux changement. On n'avait plus besoin de donner des collègues pour éclairer les actions de ceux à qui l'on confiait le maniement des affaires. Les magistrats ne se laissaient plus corrompre ? et ils ne cherchaient plus à faciliter les larcins des autres. Un seul faisait alors mille fois plus d'ouvrage que plusieurs n'en faisaient auparavant.

Il n'y avait plus d'honneur à faire figure aux dépens de ses créditeurs. Les Livrées étaient pendues dans les boutiques des *Fripiers*. Ceux qui brillaient par la magnificence de leurs carrosses les vendaient pour peu de chose. La noblesse se défaisait de tous ses superbes chevaux si bien appariés, et même de leurs campagnes pour payer leurs dettes.

On évitait la vaine dépense avec le même soin qu'on fuyait la fraude. On n'entretenait plus d'Armée dehors. Méprisant l'estime des étrangers, et la gloire frivole qui s'acquiert par les armes, on ne combattait plus que pour défendre la patrie contre ceux qui en voulaient à ses droits et à sa liberté.

Jetez présentement les yeux sur la ruche glorieuse. Contemplez l'accord admirable qui règne entre les commerces et la bonne foi. Les obscurités qui couvraient ce spectacle ont disparu. Tout se voit à découvert. Que les choses ont changé de face !

Ceux qui faisaient des dépenses excessives et tous ceux qui vivaient de ce luxe furent forcés de se retirer. En vain ils tentèrent de nouvelles occupations ; elles ne purent leur fournir le nécessaire.

Le prix des fonds et des bâtiments tomba. Les palais enchantés dont les murs semblables à ceux de *Thèbes* avaient été élevés par la musique, étaient déserts⁴. Les grands qui auraient mieux aimé perdre la vie que de voir effacer les titres fastueux gravés sur leurs superbes portiques, se moquaient aujourd’hui de ces vaines inscriptions. L’architecture, cet art merveilleux, fut entièrement abandonné. Les artisans ne trouvaient plus personne qui voulut les employer. Les peintres ne se rendaient plus célèbres par leur pinceau. Le sculpteur, le graveur, le ciseleur et le statuaire n’étaient plus nommés dans la *Ruche*.

Le peu d’abeilles qui restèrent vivaient chétivement. On n’était plus en peine comment on dépenserait son argent, mais comment on s’y prendrait pour vivre. En payant leur compte à la taverne, elles prenaient la résolution de n’y remettre jamais le pied. On ne voyait plus de salope cabaretière qui gagnât assez pour porter des habits de drap d’or. *Torcol* ne donnait plus de grosses sommes pour avoir du Bourgogne et des ortolans. Le courtisan qui se piquant de régaler le jour de Noël sa maîtresse de pois verts, dépensait en deux heures autant qu’une compagnie de cavalerie aurait dépensé en deux jours, plia bagage, et se retira d’un si misérable pays.

La fière Cloé dont les grands airs avaient autrefois obligé son trop facile mari de piller l’Etat, vend à présent son équipage composé des plus riches dépouilles des *Indes*. Elle retranche sa dépense et porte toute l’année le même habit. Le siècle léger et changeant est passé. Les modes ne se succèdent plus avec cette bizarre inconstance. Dès lors, tous les ouvriers qui travaillaient les riches étoffes de soie et d’argent et tous les artisans qui en dépendent, se retirent. Une paix profonde règne dans ce séjour ; elle a à sa suite l’abondance. Toutes les manufactures qui restent ne fabriquent que des étoffes les plus simples ; cependant elles sont toutes fort chères. La nature bienfaisante n’étant plus contrainte par l’infatigable jardinier, elle donne, à la vérité, ses fruits dans sa saison ; mais aussi elle ne produit plus ni raretés, ni fruits précoces

A mesure que la vanité et le luxe diminuaient, on voyait les anciens habitants quitter leur demeure. Ce n’était plus ni les marchands, ni les compagnies qui faisaient tomber les manufactures, c’était la simplicité et la modération de toutes les abeilles. Tous les métiers et tous les arts étaient négligés. Le contentement,

⁴ L'auteur veut parler des Bâtiments élevés pour l'Opéra et la Comédie. Amphion, après avoir chassé Cadmus et sa Femme du lieu de leur demeure, y bâtit la Ville de Thèbes, en y attirant les pierres avec ordre et mesure, par l'harmonie merveilleuse de son divin Luth.

cette peste de l'industrie, leur fait admirer leur grossière abondance. Ils ne recherchent plus la nouveauté, ils n'ambitionnent plus rien.

C'est ainsi que la ruche étant presque déserte, ils ne pouvaient se défendre contre les attaques de leurs ennemis cent fois plus nombreux. Ils se défendirent cependant avec toute la valeur possible, jusqu'à ce que quelques-uns d'entre eux eussent trouvé une retraite bien fortifiée. C'est là qu'ils résolurent de s'établir ou de périr dans l'entreprise. Il n'y eut aucun traître parmi eux. Tous combattirent vaillamment pour la cause commune. Leur courage et leur intégrité furent enfin couronnés de la victoire.

Ce triomphe leur coûta néanmoins beaucoup. Plusieurs milliers de ces valeureuses abeilles périrent. Le reste de l'essaim, qui s'était endurci à la fatigue et aux travaux, crut que l'aise et le repos qui mettait si fort à l'épreuve leur tempérance, était un vice. Voulant donc se garantir tout d'un coup de toute rechute, toutes ces abeilles s'envolèrent dans le sombre creux d'un arbre où il ne leur reste de leur ancienne félicité que le *Contentement et l'Honnêteté*.

Morale

Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits. La faim est sans doute une incommodité affreuse. Mais comment sans elle pourrait se faire la digestion d'où dépend notre nutrition et notre accroissement. Ne devons-nous pas le vin, cette excellente liqueur, à une plante dont le bois est maigre, laid et tortueux ? Tandis que ses rejetons négligés sont laissés sur la plante, ils s'étouffent les uns les autres et deviennent des sarments inutiles. Mais si ces branches sont étayées et taillées, bientôt devenus fécondes, elles nous font part du plus excellent des fruits.

C'est ainsi que l'on trouve le vice avantageux, lorsque la justice l'émonde, en ôte l'excès, et le lie. Que dis-je ! Le vice est aussi nécessaire dans un Etat florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. Il est impossible que la vertu seule rende jamais une Nation célèbre et glorieuse. Pour y faire revivre l'heureux Siècle d'Or, il faut absolument outre l'honnêteté reprendre le gland qui servait de nourriture à nos premiers pères.

INTRODUCTION

L'ignorance où la plupart des hommes sont à l'égard d'eux-mêmes, doit être attribuée à la manière dont les Ecrivains parlent de la Nature Humaine. Toujours appliqués à montrer à l'Homme quel il doit être, presque jamais ils ne s'embarrassent à lui apprendre quel il est en effet. Pour moi, si je le considère indépendamment de ce qui s'offre le premier à la vue que, et que je ne fasse aucune attention à la peau, à la chair, aux os, etc. dont il est composé, je trouve qu'il entre dans sa composition différentes passions. Tour à tour ces passions, excitées et dominantes, le gouvernent bon gré malgré qu'il en ait. Je suis même dans la pensée que ces mouvements tumultueux, dont nous nous piquons tous d'avoir honte, sont le grand soutien d'une Société florissante. C'est cette proposition que j'ai avancée dans le *Poème* précédent.

Il contient divers passages qui paraissent d'étranges paradoxes. J'ai promis dans la Préface, quelques remarques pour y répandre du jour. J'ai même cru qu'il convenait pour rendre ces observations encore plus utiles, d'examiner comment un homme qui n'est pas orné des meilleures qualités, peut néanmoins, malgré ses imperfections, apprendre à distinguer la *Vertu* du *Vice*.

Je prie le Lecteur de se souvenir une fois pour toutes, que quand je parle des Hommes, je n'entends parlà ni les *JUIFS*, ni les *CHRETIENS*. Je veux parler uniquement de l'Homme considéré dans l'état de simple Nature, et dans l'ignorance du Vrai DIEU.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA VERTU MORALE.

Tous les Animaux qui n'ont point reçu d'éducation, uniquement attentifs à se procurer des plaisirs, suivent naturellement la pente de leurs inclinations, sans s'embarrasser si ce qui les accommode fait du bien ou du mal aux autres. De là vient que dans l'état de Nature, les Créatures qui raisonnent le moins, et qui ont le moins de désirs, sont les plus propres à vivre paisiblement ensemble. Il semblerait donc que naturellement il n'y aurait point de créature qui fût moins capable de vivre longtemps en société que l'Homme. Cependant les qualités bonnes ou mauvaises sont de telle nature, qu'il est le seul Être que l'on puisse jamais civiliser. Mais il faut pour cela le gêner par un certain gouvernement, et le régler par des Lois. On peut encore, il est vrai, le dompter par un pouvoir supérieur. Mais il s'aime trop, il a trop de fierté, il est trop rempli de ruses, pour être rendu traitable, et pour être perfectionné autant qu'il peut l'être par la force seule. Pour en venir à bout, il faut le prendre par son faible.

C'est ce qui engagea les Législateurs, et en général tous les sages Fondateurs des sociétés, à s'attacher principalement à persuader ceux qu'ils avaient à gouverner, qu'il était plus avantageux à chacun d'eux de dompter leurs appétits que de les satisfaire. Ils se sont efforcés de leur montrer qu'il convenait mieux d'avoir égard -à l'intérêt public, que de se borner à celui qui leur paraissait être leur intérêt particulier. La chose n'était pas facile à persuader. Aussi, tous les beaux esprits, tous les Philosophes, tous les Orateurs réunirent-ils leurs puissants efforts pour inspirer au genre humain sentiments si utiles. Ils employèrent tous les arguments imaginables pour -en convaincre leurs peuples.

Je ne déciderai point s'ils ont été effectivement convaincu ; mais il est certain qu'il n'était pas possible de les terminer à désapprouver leurs inclinations naturelles, et à préférer le bien d'autrui au leur propre, si on ne leur avait offert un équivalent pour le sacrifice qu'on exigeait d'eux, et un dédommagement qui servît de récompense à la violence qu'ils devaient nécessairement se faire pour agir ainsi.

Ceux qui entreprirent de civiliser les hommes, ne l'ignoraient point. Mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient pas suffire à donner une si grande quantité de récompenses réelles, pour dédommager les hommes dans chaque action particulière faite pour le bien public. Ils furent donc obligés d'imaginer une récompense générale, qui, dans toutes les occasions, servit comme d'équivalent aux efforts pénibles que les hommes feraient pour renoncer à eux-mêmes.

Récompense, qui, sans rien couter aux Législateurs, ni aux autres, fut cependant un agréable dédommagement pour ceux qui la recevraient.

Instruits à fond de la force et de la faiblesse de notre nature, ces hommes sages remarquant qu'il n'y avait personne d'assez sauvage pour n'être point enchanté des louanges ni personne dont le cœur fût assez bas pour souffrir patiemment le mépris, ils ont conclu que la flatterie était le plus puissant motif qu'on pût présenter à la créature humaine.

Pour faire donc usage de cette charmante ruse, ils ont commencé par exalter l'excellence de notre nature par-dessus celle des autres animaux. Les merveilles de notre sagacité, la vaste étendue de notre entendement, tels furent d'abord les objets de leurs louanges excessives. Cette faculté de notre âme qu'on nomme la *raison*, faculté qui nous met en état d'exécuter les plus nobles actions mérita de même mille éloges pompeux.

C'est par l'artificieux moyen de sa flatterie, qu'ils s'insinuèrent d'abord agréablement dans le cœur des humains. Dès lors ils commencèrent à les instruire des Notions de l'Honneur et de la Honte. Le premier fut représenté, comme le plus grand de tous les biens auxquels les mortels pussent aspirer ; celle-ci, comme le plus grand des maux qu'ils eussent à craindre. Après cela ils leur mirent devant les yeux, combien il serait peu convenable à la dignité de créatures aussi sublimes, de satisfaire ces appétits qui leur sont communs avec les brutes tandis qu'ils négligeraient ces éminentes qualités qui les distinguent si glorieusement de tous les Êtres visibles.

Ces Législateurs avouèrent que ces mouvements de la nature qu'ils condamnaient, étaient effectivement très vifs ; qu'il fallait beaucoup de peine pour y résister, et beaucoup plus encore pour les vaincre. Mais ils se sont tous étroitement servi de cet aveu, comme d'un motif à faire voir que d'un côté la victoire serait plus glorieuse, et que de l'autre l'esclavage serait plus infamant.

Pour donner encore plus d'émulation aux hommes, ils en divisèrent l'espèce en deux classes très différentes. L'une est composée de gens abjects qui ont le cœur rampant. Ceux-ci courant toujours après la jouissance actuelle, ne sont point capables d'un glorieux renoncement à eux-mêmes. Incapables de faire attention au bien d'autrui, leurs vues les plus relevées se bornent à leurs propres avantages. Vils esclaves- de la volupté, ils s'abandonnent à leurs clairs grossiers, et ne font usage de leurs facultés intelligentes, que pour satisfaire leurs appétits sensuels. Ces hommes méprisables, dit-on, sont la partie la plus infâme de leur espèce, ils ne diffèrent des brutes que par leur figure humaine.

L'autre Classe renferme ces créatures nobles qui ont les sentiments élevés. Libres d'un intérêt sordide, ils estiment les perfections de leur esprit, comme ce qu'ils possèdent de plus sublime. Connaissant la juste valeur de ce dont ils

jouissent, ils ne trouvent de plaisir qu'à orner cette partie distinguée dans laquelle consiste leur excellence. Plein d'un juste mépris pour ce qu'ils ont de commun avec les bêtes destituées de raison, ils opposent toujours l'idée qu'ils ont de leur prééminence à la violence de leurs inclinations. Ils se font une guerre continue à eux-mêmes, pour procurer la paix aux autres. Remplis d'une noble ambition, ils ne cherchent pas avec moins d'empressement le bien public, que l'assujettissement de leurs passions. *Ils savent qu'il y a plus de grandeur et de courage à subjuger ses passions, qu'à emporter d'assaut les Places les plus fortes*⁵. Ces derniers ont été appelés les vrais modèles de leur sublime espèce. Ils surpassent beaucoup plus ceux de la première Classe, que ceux-ci ne sont au-dessus des bêtes des champs.

Les plus grandes, les plus excellentes des créatures, dans leurs espèces, sont celles qui, ont le plus de Présomption. Je parle du moins des animaux qui ne sont pas trop imparfaits, pour ignorer ce que c'est que vanité. C'est ainsi que dans l'homme, le plus parfait de tous, la présomption n'est si inséparable de son essence, que, quelque soin qu'il prenne de la cacher ou de la pallier, sans elle il manquerait de l'une des principales choses qui doivent entrer dans la composition de sa nature. Les leçons et les remontrances des politiques, dont j'ai parlé, accommodées avec tant d'art à la bonne opinion que l'homme a de soi-même, ne purent donc que faire impression sur lui. Il se laissa entêter de ces brillantes maximes.

Ces idées répandues ensuite peu à peu parmi la multitude, ont dû non seulement être approuvées dans la spéculation par la plupart ; mais elles ont engagé effectivement les plus fiers, les plus grands, les plus courageux, et les meilleurs d'entre eux à s'exposer à mille inconvénients, et à souffrir divers maux, afin d'avoir le plaisir de pouvoir se compter au nombre de ces hommes distingués de la seconde Classe. Glorieux alors ils peuvent s'appliquer tous les éloges excellents qu'ils leur ont entendu donner. Ce fut ainsi que se formèrent les *Héros*, et ce qui les fit admirer des personnes mêmes qui ne purent se résoudre à les imiter.

De tout ce que nous avons dit, je conclus premièrement, que les Héros n'abandonneront jamais les belles notions qu'ils ont sur la dignité des Créatures raisonnables. Ils se sont donné beaucoup de peine pour se rendre maîtres de quelques-uns de leurs appétits naturels, ils ont préféré le bien d'autrui à leur avantage propre, il est donc naturel qu'ils entretiennent l'orgueil qui les flatte. Comme ils sont toujours à la tête du Gouvernement, ils soutiendront, de toutes leurs forces, l'estime due à ceux de la seconde Classe, qu'ils ont eux-mêmes imités ; ils s'efforceront à soutenir la supériorité de ceux-ci sur le reste de l'espèce.

⁵ *Fortior est se, quam qui fortissima vincit mœnia.*

Je dis, en second lieu, que ceux qui n'auront pas eu allez de présomption, ou de courage pour s'exciter ; et pour mortifier ce qu'ils avaient de plus cher, auront honte de leur état. Ils ont suivi les mouvements sensuels de la Nature ; ils sentiront qu'ils sont du nombre de ces misérables de la première Classe, qu'on regarde généralement comme peu différents des brutes ; ils le sentiront, mais ils ne pourront l'avouer sans confusion. A l'exemple des autres, ils cacheront donc leurs imperfections ; ils exalteront le *renoncement à soi-même* ; ils paraîtront, autant que les autres, faire cas du Bien Public. Il est fort probable que quelques-uns d'entre eux admireront même chez les autres, ce qu'ils ne trouvent point chez eux. Convaincus, par leur propre expérience, de la force qu'il a fallu pour remporter une glorieuse victoire sur soi-même, ils ne pourront refuser leur admiration aux Vainqueurs. Les autres enfin, intimidés par la fermeté et par la valeur de ces hommes illustres de la seconde Classe, seront portés à craindre la puissance de leurs Conducteurs. De tout cela on peut raisonnablement conclure que, quelles que soient leurs pensées sur les notions établies, personne n'osera contredire ouvertement ce dont on n'oseraît pas même douter sans passer pour criminel.

Ce sont là, ou du moins ce peuvent avoir été les moyens dont on s'est servi pour civiliser les Hommes, et les rendre sociables. Il suit de là que les premiers Rudiments de la *Morale*, inventés par d'habiles politiques à dessein de rendre les hommes dociles, de même qu'utiles les uns aux autres, servirent principalement à favoriser l'*AMBITION* de certaines Gens, qui en tirèrent pour eux-mêmes le premier bénéfice. Ils furent surtout destinés à leur procurer l'avantage de gouverner un grand nombre de personnes avec plus de facilité et de sûreté.

Ces principes de politique une fois établis, il était impossible que l'Homme restât longtemps sans être civilisé. Ceux-là même qui étaient uniquement occupés à satisfaire leurs appétits, remarquèrent bientôt que leur conduite méprisée ne tournait pas à leur avantage. Continuellement traversés dans leurs desseins par les autres personnes, ils ne purent que s'apercevoir qu'en se gênant tant soit peu ou qu'en apportant plus de circonspection, ils s'épargneraient bien des chagrins, et quantité de malheurs, qui arrivent ordinairement à ceux qui recherchent la Volupté avec trop d'avidité.

Premièrement, les Gens de ce caractère méprisable retirèrent, aussi bien que les autres, leur part du profit, des actions généreuses qui se firent pour le bien de la Société ; et par conséquent ils ne purent qu'en savoir bon gré à ceux qui en étaient les auteurs. En second lieu, ils remarquèrent que dans les occasions où ils s'attachaient le plus ardemment à chercher leur avantage, sans avoir égard à celui des autres, ils n'avaient point de plus grandes difficultés à combattre, que de la part de ceux qui leur ressemblaient le plus.

Ils trouvèrent donc qu'il était de l'intérêt des plus Méchants, de recommander avec le plus de force, et de donner le plus de louanges à ceux qui travaillaient au

Bien Général, indépendamment de leur avantage propre ; puisque, sans se gêner le moins du monde, ils profitaient des travaux et des victoires des autres. Par conséquent ils ont dû s'accorder, avec le reste du Genre Humain, à donner le nom de VICE, à toute action que l'homme commettrait pour satisfaire quelques-uns de ses appétits, sans égard à l'Intérêt Public. On a donné ce nom odieux à une action, dès qu'on y observait la moindre intention de faire du mal à quelqu'un ; ou même lorsqu'on voyait qu'elle tendait à rendre celui qui la faisait, moins utile aux autres. On s'est de même accordé à donner le nom de VERTU à toutes les actions qui étaient contraires aux mouvements de la Nature, tendraient à procurer des avantages au Prochain, à vaincre toutes ses passions, si l'on en excepte l'Ambition raisonnable d'être bon.

« On m'objectera, peut-être, qu'il n'y eut jamais de Société qui ait été policée avant que la plus grande partie des *Individus* y ait admis quelque culte d'un Être puissant, Dominateur sur toutes choses. D'où l'on conclura que les Notions du BIEN et du MAL MORAL, et la distinction que l'on fait entre le VICE et la VERTU, ne furent jamais l'ouvrage des politiques, mais le pur effet de la Religion. »

Avant que de repou dre à cette Objection, je dois répéter, en faveur de ceux qui ne lisent pas les *Avant-propos*, ou les *Introductions*, ce que j'y ai dit, savoir, que dans ces *Recherches sur la Vertu Morale*, « je ne veux parler ni des JUIFS, ni des CHRETIENS, mais uniquement de l'Homme dans l'état de la simple NATURE, et d'ignorance du vrai DIEU. »

Après cet avertissement, je dis que les Superstitions idolâtres de toutes les Nations, et les Notions pitoyables qu'ils avaient sur la Nature Divine, étaient incapables de les porter à la VERTU. J'ose affirmer qu'elles ne pouvaient servir tout au plus qu'à tenir en respect, et qu'à amuser le vulgaire sot et grossier. Il conte cependant par l'histoire, que dans les Etats où la Religion populaire a été la plus ridicule, ou la moins sensée, la Nature Humaine n'a pas laissé de s'y développer à tous ces égards ; et que même il n'y a ni Sagesse Mondaine, ni Vertu Morale, où les Hommes n'aient, en différents temps, excellé dans les Monarchies et dans les Républiques qui se sont tant soit peu rendues célèbres par leurs Richesses ou par leur Pouvoir.

Les Égyptiens, peu contents d'avoir déifié les Monstres les plus affreux, portèrent la bêtise jusqu'à rendre un honneur divin aux Oignons, que leurs mains avaient plantés. Cependant on vit leur pays devenir la plus fameuse Ecole de l'Univers pour les Arts et pour les Sciences. Jamais Nation, sans en excepter celles qui les ont suivis, ne pénétra plus avant dans les profonds mystères de la Nature.

Quel Etat, ou quel Royaume sous le Ciel, a jamais produit de plus grands modèles dans toutes sortes de Vertus Morales, que les Empires Grecs et Romains ? Surtout combien de Personnages illustres ne nous a pas fourni celui-ci ? Cependant, combien grande n'était pas l'absurdité et la folie de leurs

sentiments sur des matières si sacrées ? Je passe sous silence le nombre extravagant de leurs Dieux. Considérons seulement les Histoires et les Anecdotes infâmes qu'ils mettaient sur le compte de ces Objets de leur culte, et nous serons obligés, après cet examen, de convenir que bien loin que leur Religion fût propre à apprendre aux mortels le chemin de la VERTU, et à dompter leurs passions, elle paraissait plutôt inventée pour fournir des excuses à ceux qui se livraient à leurs appétits, et pour les encourager dans le VICE. Si donc nous voulons savoir ce qui leur donnait cette force, ce courage, cette magnanimité, vertus dans lesquelles ils ont excellé, ne jetons point les yeux sur leurs Autels. Portons plutôt nos regards sur ces distinctions accordées à ceux qui brillaient par quelques-unes de ces qualités, et nous découvrirons les motifs qui les excitaient. Ici nos yeux sont éblouis par la pompe d'un Triomphe éclatant ; là nous découvrons la magnificence des Monuments et des Arcs ; les Trophées, les Statues, les Inscriptions se présentent partout à nos yeux. Ailleurs je découvre une variété infinie de Couronnes Militaires, et des Marques d'honneur différentes accordées aux Morts ; les Places et les Tribunes retentissent des éloges des Vivants. Ce sont ces récompenses imaginaires qui ont été la source et l'origine de ces VERTUS. Un sage Politique savait faire un usage adroit de ces moyens efficaces, qui flattent l'orgueil des Hommes, et qui engagent le plus grand nombre à renoncer entièrement à eux-mêmes.

La Religion Païenne, et les Superstitions Idolâtres, n'avaient rien qui pût engager l'Homme à combattre ses désirs, et à vaincre ses plus doux penchants. C'était donc l'effet de la conduite habile des rusés Politiques. Plus nous examinerons de près la nature de l'Homme, plus nous nous convaincrons que les VERTUS MORALES sont des *productions politiques*, que la Flatterie engendra l'Orgueil.

Il n'est point d'homme, quelque esprit ou quelque lumière que vous lui donnez, qui soit entièrement à l'épreuve des enchantements d'une flatterie adroite et bien ménagée. Les louanges personnelles et directes peuvent toucher des Enfants et des Sots ; mais un Homme plus habile veut être traité avec plus de circonspection. Plus la flatterie est générale, moins elle est suspecte à ceux qui en font les objets. Faites-vous l'éloge d'une Ville ? Tous ses habitants vous écouteront avec plaisir. Chaque Savant en particulier croira vous avoir de l'obligation, si vous parlez avantageusement et avec révérence des Hommes de Lettres en général. Sans crainte vous Pouvez louer l'emploi dont un Homme est revêtu, ou le pays qui lui a donné naissance parce que vous lui fournirez une occasion de cacher la joie que lui causent vos éloges, sous l'estime qu'il doit avoir pour ses Collègues ou pour ses Compatriotes.

Il est bien des Gens rusés qui connaissant combien la flatterie a l'influence sur l'amour-propre, savent se servir adroitement de cette connaissance. Ont-ils peur d'être trompés ? Il leur est ordinaire de s'étendre, quoique contre leur conscience,

sur l'honneur, l'intégrité, et la bonne foi de la famille, sur le pays ou quelquefois sur la profession de la personne qui leur est suspecte. Ils savent que les Hommes changent souvent de résolution, et agissent contre leurs inclinations afin d'avoir le plaisir de continuer à passer dans l'esprit de quelques personnes pour ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi que les habiles Moralistes font les hommes semblables aux Anges, dans l'espérance que la vanité engagera quelques Ambitieux à imiter ces beaux Originaux, dont ils sont les Copies.

Quand le Chevalier *Richard Steele*, cet Ecrivain incomparable, insiste, avec son style ailé, et son élégance ordinaire, sur les éloges de la sublime espèce des Humains ; lorsqu'il relève l'excellence de la Nature Humaine avec tous les ornements de la Rhétorique ; il est impossible de n'être pas charmé de l'heureux tour de ses pensées, et de la politesse de ses expressions. Souvent ému par la force de son éloquence, prêt à me laisser réduire par son ingénieuse sophistiquerie, ce Panégyriste artificieux a excité en moi les idées les plus sérieuses. Je pensais à ces tours grossiers dont les Femmes se servent pour porter leurs Enfants à être polis. Une Fille encore maladroite, avant que de savoir parler ou marcher, commence enfin grossièrement à faire une révérence, qu'on lui a plusieurs fois demandée. Sa Nourrice aussitôt lui donne mille fades louanges. *Que cette révérence est jolie !* s'écrie-t-elle. *Oh la charmante fille ! Voilà assurément une aimable demoiselle !* Elle s'adresse ensuite à la mère. *Maman ! Cette jeune Demoiselle sait faire la révérence de meilleure grâce que sa sœur Marion.* La même chose est répétée plus haut par les servantes, tandis que *Maman* charmée, prenant l'enfant entre ses bras, le serre jusqu'à l'étouffer. *Marion* seule, plus âgée de quatre ans, qui sait ce que c'est qu'une belle révérence, s'étonne de la perversité de leur jugement. Saisie d'indignation, elle est prête à crier à l'injustice. On lui dit aussitôt tout bas à l'oreille qu'elle est une Fille faite, mais que ce qu'on en dit n'est que pour plaire à sa petite sœur. Elle s'enorgueillit de ce qu'on l'a mise dans le secret. Charmée de la supériorité de son génie, elle répète, avec complaisance et avec d'amples additions, ce qu'on lui a dit : elle insulte même à la faiblesse de sa sœur, qu'elle croit la seule dupe. Ces éloges extravagants seront appelés, par toute personne qui sera au-dessus de la capacité d'un enfant, des flatteries dégoutantes, et si vous voulez d'abominables mensonges. Cependant l'expérience nous apprend qu'on engage, par ces louanges grossières, les jeunes Demoiselles à faire la révérence, et à se comporter plus promptement et avec moins de répugnance, comme des Filles déjà faites.

On agit de la même manière avec les Garçons. On tâchera de leur persuader qu'un joli Monsieur fait tout ce qu'on exige de lui, et qu'il n'y que les gueux qui soient grossiers, ou qui salissent leurs habits. Que dis-je ! Dès que ce petit malpropre commence à porter à son chapeau sa main malapprise, sa mère, pour l'engager à le tirer, lors même qu'il n'a pas deux ans, l'assure qu'il est déjà un grand Garçon. Si dans la suite, excité par ces louanges, il le tire régulièrement,

aussitôt on lui dit qu'il est un *Capitaine, Lord-Maire*⁶ un Roi, ou même quelque chose de plus. C'est ainsi qu'on lui parle, jusqu'à ce qu'à force de louanges, on ait engagé cette petite créature à représenter de son mieux un Homme fait, et à faire tous ses efforts pour paraître ce que sa petite cervelle lui persuade qu'il est.

Les plus grands Misérables s'estiment infiniment ; et le plus grand souhait qu'un Ambitieux puisse former, c'est de voir que tout l'Univers témoigne avoir de lui les mêmes idées sur son compte, que celles qu'il en a. De sorte que le plus vain des Héros n'a jamais poussé l'amour pour la renommée, plus loin, que de souhaiter de s'attirer l'estime et l'admiration des siècles futurs, de même que celui où il vit. Ce que je dis, doit sans doute mortifier les admirateurs et les imitateurs des *Alexandres* et des *Césars*. Cependant j'ose soutenir que le désir d'être loué, a été la grande récompense que ces génies supérieurs se sont proposés, ou se proposent, en sacrifiant avec tant de joie leur repos, leur santé, leurs plaisirs, et tout ce qui les concerne. L'espérance frivole des louanges a toujours déterminé les Grands Hommes à ces actions d'éclat que nous admirons. Qui peut s'empêcher de rire, en pensant à tous ces Ecrivains célèbres, qui ont parlé si sérieusement de la grandeur d'âme, et de la noble fierté de ce *Macédonien* enragé, dans le cœur duquel, suivant la pensée de *Lorenzo Gracian* l'Univers entier était si à l'aise, qu'il y restait assez de place pour loger sept autres mondes⁷ ? Qui peut, dis-je, s'empêcher de rire, en comparant les belles choses qu'on a dites à la louange du grand *Alexandre* avec la fin qu'il s'est proposée dans ses vastes exploits ? Il a pris soin lui-même de nous en instruire, lorsque la grande peine qu'il eut à passer le fleuve *Hydaspes*⁸, l'obligea de s'écrier, *Oh vous ATHENIENS ! pourriez-vous croire à quels dangers je m'expose, pour mériter vos louanges ?* On ne saurait donc donner une plus grande idée de la Gloire, qui est la récompense des actions héroïques, qu'en disant, que cette récompense imaginaire consiste dans la *suprême félicité*, dont l'*amour-propre fait jouir celui qui se rendant le doux témoignage d'avoir fait une belle action, pense aux applaudissements qu'il attend des autres hommes.*

⁶ Lorsque le Lord-Maire, Lord-Mayor, paraît en public, il est accompagné d'un éclat très propre à éblouir les Enfants. Dans les occasions ordinaires, on le voit monté fur un Cheval superbement enharnaché. Il porte une longue robe d'écarlate ou de pourpre richement fourrée. Sur la tête il a une coiffe de velours noir, et autour du col une grande chaîne d'or où pend quelque pierre précieuse de prix. Plusieurs Officiers le précèdent, et marchent à ses côtés. Mais jamais il n'est accompagné de plus de magnificence que le 29. Octobre V. S. jour auquel il prête serment de fidélité au Roi.

⁷ Tout ce qui est dit ici d'*Alexandre* est copié du *Dictionnaire de Bayle*, à l'article *Macédoine*. L'Espagnol appelle le *cœur d'Alexandre*, un *archicœur, archicoracon*.

⁸ Il y avait deux Fleuves de ce nom ; l'un que Virgile appelle *Medus Hydaspes*, qui baignait les murs de *Suze* : et l'autre est un Fleuve de l'*Inde*, c'est celui dont il s'agit ici : ce fut le terme des conquêtes d'*Alexandre le Grand*.

« Mais, dira-t-on, outre les fatigues bruyantes de la Guerre, et le fracas public d'un Ambitieux, il y a des actions nobles et généreuses faites dans le silence, dont la vertu est assurément la seule récompense. Ceux qui sont réellement bons, sont tels parce qu'ils ont la douce satisfaction de sentir dans leur conscience qu'ils sont vertueux. Ce témoignage secret et intérieur est toute la récompense qu'ils attendent de leurs actions les plus glorieuses. *On ajoutera qu'il y a eu*, parmi les Païens, des hommes qui, après avoir sait du bien, loin d'en exiger des remerciements, et de rechercher les applaudissements, ont au contraire pris tous les soins imaginables pour n'être jamais connus de ceux qu'ils avaient comblé de bienfaits. *D'où l'on conclura* que la Vanité n'a point porté ces Grands Hommes au plus haut point du *renoncement à soi-même*.

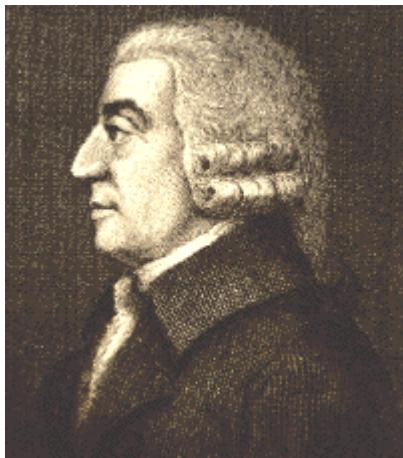
Je dis, pour répondre à cette Objection, qu'il est impossible de juger de l'action d'une Personne, à moins que d'être parfaitement au fait des principes et des motifs qui l'on fait agir.

La Pitié, quoiqu'elle soit la plus belle et la moins dangereuse de nos passions, ne laisse pas d'être une faiblesse de notre nature, de même que la Colère, l'Orgueil, ou la Crainte. Les Esprits les plus faibles, sont les plus susceptibles de sentiments de pitié. C'est ainsi que personne n'est plus porté à la compassion que les Femmes et les Enfants. Il faut cependant avouer que de toutes nos faiblesses, la Pitié est la plus aimable, et qu'elle approche le plus de la Vertu. Que dis-je ! si cette passion n'était pas extrêmement commune, la Société pourrait a peine subsister. Mais comme c'est un mouvement de la nature, qui ne consulte, ni l'Intérêt Public, ni notre Raison, elle peut produire le mal tout comme le bien. On s'en est servi pour attaquer l'honneur des Filles, et pour corrompre l'intégrité des Juges. Quiconque en suivant cette passion procure quelque bien à la Société, ne peut pas en tirer vanité ; puisqu'il a suivi une passion naturelle, qui, sans qu'il y ait pensé, est devenu utile au public. Ainsi il n'y a point de mérite à retenir un pauvre Enfant que l'on voit prêt à tomber dans le feu. L'action n'est ni bonne, ni mauvaise ; et quelque avantage qu'il en revienne à cette innocente Créature, nous n'avons dessein en le secourant, que de nous satisfaire nous-mêmes. Si ce malheur lui était arrivé, sans que nous eussions tâché de le prévenir cela aurait causé chez nous un malaise que l'amour-propre nous a fait éviter. Un Riche prodigue, porté par son tempérament à la pitié, et satisfaire toutes ses passions, n'a aucun mérite pour avoir secouru un Objet digne de compassion, avec son bien qu'il envisage comme une bagatelle.

« Si l'on insistait, et que l'on dît qu'il se trouve des Personnes, qui, sans condescendre à quelques-unes de leurs faiblesses, sans faire attention à ce qu'ils valent, peuvent, dans le silence, faire une belle action, où il n'entre aucun motif de vaine gloire ni de compassion ; le plaisir seul qu'ils trouvent à faire du bien, les détermine à ces actions généreuses. » De telles Personnes, je l'avoue, ont acquis

des notions de la Vertu plus sublimes et plus épurées, que ceux dont j'ai parlé jusques ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces grands cœurs ne sont pas fort communs dans le Monde. On ne laisse pas même de découvrir toujours quelques symptômes de vanité chez eux. L'Homme le plus humble qu'il y ait au Monde, est obligé de reconnaître que la satisfaction intérieure, qui sert de récompense à l'action vertueuse, consiste dans un certain plaisir que cause la vue de son mérite personnel. Or et ce plaisir, et la cause qui le produit, sont des indices aussi certains d'orgueil, qu'un visage pâle, et que des genoux tremblants, le sont de la peur qui nous saisit à la vue de quelque danger.

Peut-être un Lecteur trop scrupuleux condamnera-t-il, à la première vue les idées que je propose *sur l'origine de la Vertu Morale*. Il croira qu'elles sont contraires au Christianisme. J'espère cependant qu'il réprimera ses censures, s'il fait attention que ces notions servent à relever la gloire de la Sagesse Eternelle. Rien en effet ne peut faire briller à nos yeux, avec plus d'éclat, la profondeur impénétrable de la Sagesse Divine, que la considération de cet Homme destiné par la Providence à vivre en Société. Cette créature peut, non seulement être mise dans le chemin du bonheur temporel, par moyen de ses faiblesses et de ses imperfections ; mais encore elle peut recevoir de la considération du défaut apparent des Causes Secondes, une teinture de cette connaissance que la vraie Religion doit perfectionner dans la suite pour son Bonheur Eternel.



Bernard Mandeville, ou de Mandeville, né le 15 novembre 1670 à Rotterdam et mort le 21 janvier 1733 à Hackney, est un écrivain néerlandais.

Après avoir étudié la philosophie et la médecine à l'Université de Leyde, Bernard Mandeville devient docteur en médecine en 1691, et s'installe en 1693 en Angleterre pour le reste de sa vie.

Il est connu principalement pour son poème La Fable des abeilles, publié une première fois en 1705 sous le titre *The Grumbling Hive, or Knaves Turn'd Honest* et republié et commenté en 1714/1723 sous le titre *Fable of the Bees: or, Private Vices, Publick Benefits*.